LA PETITE INFIRMIÈRE
TU T'APPELLERAS !

*M*y name is « la petite infirmière dans la prairie », en référence, pour ceux qui ne l'auraient pas compris, à la célèbre série télé qui a bercé mon enfance (vous savez, celle où trois petites filles dévalent une colline au risque de se péter la cheville).

Comme mon nom l'indique, je suis infirmière (le genre abeille qui arrive avec sa grosse aiguille à la main pour vous faire des misères) dans la prairie, c'est-à-dire la campagne, la vraie, celle que l'on oublie lorsque l'on doit installer une nouvelle ligne TGV, celle où on aime venir pour quelques jours de vacances l'été, mais uniquement l'été parce qu'on se dit que le reste de l'année, ça doit être vraiment paumé, celle où la connexion internet est proche du néant intersidéral !

Pourtant, dans cette campagne appelée aussi la diagonale du vide (ça donne tout de suite le ton), il

y fait bon vivre. Ici, au premier regard, on pourrait penser qu'il n'y a rien. Il y a en réalité tout. Tout ce dont on a besoin.

Alors, lorsque l'on me demande : « T'en as pas marre de vivre dans un trou paumé ? », je réponds que si, parfois, évidemment, lorsque la tentation de dévaliser le rayon femmes de Zara pointe le bout de son nez ou lorsque, le dimanche après-midi, l'envie me prend d'aller visiter un musée. Mais la plupart du temps, je suis bien dans mon trou, le soir en rentrant du travail, même si la journée a été difficile, je retrouve une certaine sérénité en regardant les champs depuis ma fenêtre. C'est cela, mon trou, un trou de terre, un trou de campagne où subsiste un parfum d'authenticité que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

Poursuivons la présentation, la prairie étant composée d'arbres et de fleurs, j'ai moi-même quelques espèces qui poussent à mes côtés : trois fleurs d'enfants (Tournesol, Coquelicot et Pâquerette) et un Chêne de mari. Sans oublier quelques bestiaux : deux chats dont la santé mentale est quelque peu perturbée et un chien que j'ai chipé à J.K. Rowling (copie conforme de Patmol, l'animagus de Sirius Black, pour ceux qui ne connaissent pas, se référer au tome 3 de la série *Harry Potter – Le Prisonnier d'Azkaban*).

Pour faire un portrait simple de votre « serviteuse » (ça se dit, ça ?), je dirais que je suis : une râleuse invétérée, un peu bordélique sur les bords, geek à mes heures perdues (vouant une passion dévo-

rante à *Harry Potter*, *Star Wars*, et bien d'autres), qui ne peut s'empêcher de dire un nombre incalculable de gros mots et qui roule toujours trop vite ! Personne n'est parfait, et heureusement !

J'arpente la campagne en long, en large et en travers depuis maintenant un bon bout de temps, dix ans déjà. J'en ai fait, des kilomètres, j'en ai serré, des mains, j'en ai vu, des gens : des petits, des jeunes, des vieux, de tous milieux, des « chez qui on a envie de rester », des « chez qui sympathie rime avec Sibérie », des grincheux, des vaillants, des timides, des « grandes bouches », des aimables et d'autres qui le sont moins. J'en ai découvert, des lieux : de belles maisons bien entretenues avec des pelouses impeccablement tondues et des fleurs parfaitement alignées, des châteaux, des fermes, des habitations d'un autre temps. À travers tous ces visages, tous ces endroits, j'ai été confrontée à la vie de ces gens. Une vie parfois dure, où la misère est là, à chaque recoin, tapie dans l'ombre. Une vie où le destin s'acharne comme un mauvais coup du sort. Une vie simple où les petits plaisirs s'empoignent comme des bouées de sauvetage.

C'est grâce à tout cela que l'idée d'écrire a germé. Pour raconter ces gens qui ne sont pas sous les feux des projecteurs. Pour partager ces tranches de vie, parce que tous les jours, je me dis qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout cela, dans ces vies-là. J'ai toujours tenu un journal, mais un journal, c'est pour parler de soi. C'était le moment de parler des

autres, de ceux que je rencontre au fil de mes tournées, mais aussi de ceux qui m'entourent. C'était le moment de parler de mon métier et de mes mille et une casquettes, comme toutes celles et ceux qui ont une tonne de vies dans leur vie. C'est ainsi qu'est né mon blog, puis ce livre.

J'ai passé de longues heures en sa compagnie, des heures à en avoir les yeux qui piquent, lorsqu'en bâillant, tard dans la nuit, je le quittais enfin.

Je l'ai parfois détesté, lorsque les idées restaient coincées au lieu de sortir sur le papier.

Je l'ai aimé la plupart du temps pour la satisfaction personnelle qu'il m'apporte.

Je me suis découverte à travers lui. Je l'ai enrichi de mon quotidien : celui d'une petite infirmière comme les autres, parce que notre quotidien à nous, les infirmiers, mérite d'être connu, parce que notre métier ne doit pas compter pour du beurre.

Je vais donc, à travers ces pages, vous raconter des histoires de vie, pas toujours drôles, des histoires où il y a ni princesses ni de princes charmants, des histoires qui m'ont émue ou révoltée, où, souvent, un petit rien fait toute la différence, des histoires dont les héros sont tous ces gens dont on ne parle que trop peu et tous ces soignants qui méritent que l'on parle d'eux plus souvent.

INFIRMIÈRE TU SERAS !

Un chemin, semé d'embûches

*L*e bac en poche, je me suis jetée dans le bain des études. J'aimais passionnément la biologie et j'avais une attirance pour le milieu hospitalier. Oui, aussi bizarre que cela puisse paraître, j'ai aimé l'hôpital au premier regard (serait-ce à cause du blanc étincelant qui habille ses murs ? de l'odeur particulière qui vient aux narines dès les portes franchies ? ou tout simplement de l'atmosphère si spéciale qui entoure les lieux ?). Alors, tout naturellement, l'idée de devenir soignant s'est présentée comme une évidence.

Pourquoi ne pas devenir médecin ? Je me suis donc jetée à corps et cerveau perdus dans des études médicales. Tel Christophe Colomb débarquant de son navire, j'ai compris à mes dépens que la PCEM 1 (c'était à l'époque comme cela que s'ap-

pelait la première année de médecine) était vraiment un nouveau monde, aussi immense et inconnu que les Amériques !

Tomber et se relever

Revenons donc quelques années en arrière. Je viens d'avoir mon bac. Une nouvelle vie commence. À moi la liberté, les copains, les sorties, la fac. Je suis enfin étudiante et je commence à voler de mes propres ailes. Comme un oisillon à peine sorti du nid, je découvre l'Indépendance avec un grand I.

Seulement voilà, l'euphorie est de courte durée : je suis en première année de médecine ! Alors, au lieu d'apprendre les mots « liberté » et « oisiveté », j'apprends les mots « travail », « abnégation » et surtout « compétition ».

De la compétition, il va y en avoir : quarante places pour cinq cents inscrits, ce qui se résume à moins d'un sur dix. Travail, je n'en ai jamais vraiment fourni jusque-là. Je me suis toujours débrouillée pendant ma scolarité pour assurer le minimum syndical, ni plus ni moins. Je comprends vite qu'il va falloir bosser, bosser et re-bosser. Le nombre de cours à ingurgiter est faramineux, l'intérêt que j'éprouve pour eux est plus que douteux (formules de chimie à rallonge, définitions en tous genres...) !

Prendre les cours, essayer de se relire et avaler comme une boulimique la biomoléculaire, la chimie,

la biophysique, la culture générale et tout le reste. Faire des QCM. Aller à la bibliothèque et s'inscrire à des cours particuliers (si on en a les moyens, bien sûr !). Ma vie se résume à cela : noter, copier et surtout réviser du matin au soir et du soir au matin. Pas vraiment l'existence d'étudiante dont je rêvais !

Je tiens le coup. Passe les partiels de janvier et continue la tête dans les livres et dans le guidon. Jusqu'à la fin de l'année, jusqu'à l'examen de juin, ma vie entière se résume en un mot : *RÉVISIONS*. Ne me parlez plus de surligneurs, de feuilles A4 et de dictaphone. Ne prononcez plus les mots : « bizut » et « QCM », ils me sortent par les trous de nez. Au moment de l'affichage des résultats, je vais découvrir une chose qui m'est totalement inconnue jusque-là : l'échec ! Pas de « petite infirmière » dans les quarante reçus. Non, bien en dessous (au moins une bonne vingtaine de places derrière !), j'aperçois mon nom avec une moyenne de 13/20. Pas mal, me direz-vous ? Oui, mais le dernier pris remporte son ticket pour la deuxième année avec la modique note de 14,5/20 ! Autant dire, un fossé ! Toutes ces heures de travail pour finir à une année-lumière du podium.

Je ne serai pas médecin parce que j'ai oublié une molécule d'hydrogène à ma formule de chimie. Je ne serai pas médecin parce que j'ai coché la case B au lieu de la C au QCM. Je ne serai pas médecin parce que je n'ai pas travaillé le soir de Noël et du jour de l'an et que c'est peut-être cela qui a fait la diffé-

rence (c'est ce que l'on m'avait dit à l'époque !). Je ne serai pas médecin parce que le *numerus clausus* en a décidé autrement. Les quarante premiers ne feront pas tous de bons professionnels. Ils n'ont pas forcément la vocation. Le quarante et unième aurait peut-être fait un admirable médecin de campagne. C'est cela, la douce réalité du *numerus clausus*. Transformer de gentils élèves en bêtes à concours. Plus performants mais moins humains. Le comble pour une profession dont la finalité est de soigner !

Faire médecine m'aura en tout cas appris une chose : à gérer un échec. À tomber tout en bas mais surtout à se relever. Ce qui compte, c'est se relever et rebondir. Faire médecine m'aura permis d'être infirmière. Ça a été ma façon de rebondir et je ne le regrette pas.

Puis, ce fut la formation infirmière, un peu par hasard au départ. Un peu comme ça parce que, comme beaucoup de naufragés post-médecine, je me disais qu'il fallait poser mes bagages quelque part. Rien n'est facile après un échec, surtout lorsque l'on travaille dur pour y arriver. Alors réussir le concours d'entrée infirmier a été comme une bouffée d'oxygène, un ciel dégagé après une tempête.

Je ne connaissais pourtant rien du métier, personne dans mon entourage n'était infirmier. Je l'ai découvert petit à petit à travers les stages. Ce qui m'a plu tout de suite, c'est la diversité. On peut avoir plusieurs vies en

une seule. On peut travailler dans des domaines très différents tout en faisant le même métier : chirurgie, cardiologie, réa, pédiatrie, gériatrie, libéral... Une multitude de facettes pour un seul visage. Les stages se sont succédé, ainsi que les cours à l'Ifsi et, au fur et à mesure de la formation, j'ai perçu le fossé qui se creusait entre la théorie et la pratique. La vie de stagiaire n'était pas aussi idyllique que l'on voulait bien nous le faire croire : pas toujours le temps de prendre celui de nous encadrer, pas toujours la patience de nous seconder. J'avais parfois l'impression désagréable d'arriver comme un cheveu sur la soupe.

Stagiaire

Je suis comme les autres, je ne m'appelle pas « la stagiaire », j'ai un prénom.

Je ne suis pas un numéro (la énième du service), je suis une personne à part entière.

Je ne suis pas là pour remplacer, je suis là pour apprendre.

Je ne suis pas transparente, je fais partie pendant quelques jours d'une équipe.

Je ne suis pas un poids mort, je sais me dépatouiller si l'on me montre.

Je ne sais pas tout, je suis comme tout un chacun, je pars de rien pour finir le plus loin possible.

Je ne suis pas un *punching-ball*, je suis là pour être plus tard à vos côtés.

Je ne suis pas là pour faire le « sale boulot », je suis là pour apprendre qu'il y a aussi du « sale boulot » à faire.

Je ne suis pas encore diplômée, je suis là pour y être préparée.

Mon cœur ne doit pas saigner, je ne dois pas renoncer, je vais être soignant, comme vous...

À la fin de la formation, j'ai franchi, diplôme en poche, les portes de l'Ipsi, à la fois soulagée d'avoir terminé et angoissée par cette nouvelle vie qui commençait...

Souvenir de service...

C'était il y a longtemps, je me revois, jeune diplômée, arrivant dans un nouveau service.

Je me lève bien à l'avance pour ne pas arriver en retard. La boule au ventre, je ne peux rien avaler. Je me prépare comme un robot, et marche vers ma nouvelle vie, partagée entre l'angoisse de l'inconnu et l'excitation de tout découvrir. Le trajet jusqu'à l'hôpital semble durer des heures. Je sens le stress monter, les yeux rivés sur la pendule du tableau de bord. Les minutes défilent, l'heure fatidique approche à grands pas.

À la lingerie, on me donne une tenue provisoire, pas vraiment à ma taille, car mes tenues ne sont pas prêtes. J'enfile mon « costume ». Ça y est, cette fois, plus moyen de reculer. Dans quelques minutes, le temps de traverser ces longs couloirs, je vais entrer dans le service comme un torero entre dans l'arène. Sauf que là, point d'applaudissements. C'est le moment de la relève. Les yeux se lèvent sur moi. Un silence de plomb envahit la pièce. Je me présente en essayant d'être la plus détendue possible. Pourtant, je suis tout sauf décontractée. Je sens bien que les filles de nuit n'ont qu'une envie : rentrer chez elles. Elles s'en tapent pas mal de la petite nouvelle. Après douze heures, c'est bien normal. Ce qu'elles veulent, c'est finir les transmissions et *ciao, bye, bye*.

Je m'installe dans un petit coin et essaie de suivre. Tous mes sens sont en éveil. Je regarde le tableau des hospitalisés. Je lis les noms pour la première fois, j'écoute et note scrupuleusement toutes les informations qui pourront m'aider à me repérer. Dans quelques heures, ces noms seront associés à des visages et malheureusement à des pathologies. Ma vision d'ensemble sera plus claire, je le sais. En attendant, mon cerveau bouillonne, j'essaie de rester concentrée du mieux que je peux. Je ne veux être un poids pour personne, alors plus vite je m'adapterai, mieux ce sera.

L'équipe de jour semble un peu plus disposée à m'accueillir, même si avoir une nouvelle collègue

aujourd'hui, alors que le service est plein à craquer, ne semble combler personne de joie. On m'explique, vite fait, bien fait, le déroulement de la matinée, la sectorisation, les rangements, et c'est parti pour huit heures intensives de soins !

J'essaie tant bien que mal de me débrouiller sans harceler personne de questions. Les heures passent, je commence à prendre mes marques. Le service est bien organisé, c'est déjà un bon point. Les collègues ont l'air de se connaître depuis longtemps et l'ambiance semble détendue, ce qui aussi, est un bon point.

La fin de service approche. Je me sens bien, même si mon cerveau tente à chaque instant de recracher le trop-plein d'informations ingurgitées durant cette matinée. Je tiens le coup. C'est l'heure de la relève. Je suis plutôt fière de moi car un premier jour, ce n'est jamais facile. Demain est un autre jour et ce sera le deuxième. J'arriverai plus confiante. Je serai désormais en terrain connu. Le premier jour ne sera plus qu'un souvenir, un souvenir de service.

Une sacrée leçon de vie...

À l'hôpital, les journées étaient longues, le rythme soutenu. Les larmes étaient parfois au bord des yeux. Les rires aussi étaient là. Des rires d'équipe. Des rires pour oublier la maladie. Des rires pour mettre un peu de légèreté dans tout ça. Malgré tout, le soir, sur le trajet du retour, le poids de la journée rendait mes pas

plus lourds. J'arrivais à la maison fatiguée. Je filais sous la douche et là, sous le jet d'eau chaude, l'hôpital, la maladie et le reste disparaissaient, comme emportés dans le siphon...

C'était il y a bien longtemps, lors de mon premier poste d'infirmière. C'était une femme d'une quarantaine d'années, mariée et mère de famille. Elle se rendait dans le service pour sa chimiothérapie. Dans mon souvenir, je la voyais régulièrement. Les patients venaient à la journée effectuer leur traitement. Elle se rendait à l'hôpital comme les autres. Elle avait un cancer du sein et se battait pour sa survie. Lorsque je lui administrais ses traitements, elle me parlait de ses enfants, de sa maison.

Et puis un jour, elle en a eu marre. Elle ne voulait plus souffrir, elle ne voulait plus vomir ni perdre ses cheveux et, surtout, elle ne voulait plus venir. Ce qu'elle voulait, c'était rester chez elle avec les siens. Le pronostic était très mauvais, le traitement ne pouvait, au mieux, que prolonger de quelques mois son existence, alors elle a décidé de tout arrêter. Le médecin a convoqué toute l'équipe pour en discuter et les traitements ont été interrompus comme elle l'avait demandé.

On ne l'a pas revue dans le service. Le travail a continué, les malades toujours plus nombreux, les journées toujours plus chargées. Et puis un jour, le médecin a réuni tout le monde. Il venait de recevoir

une lettre. Une lettre du mari de cette patiente. C'était une lettre de remerciements. Sa femme était morte quelques mois après l'interruption du traitement. Elle était morte chez elle comme elle l'avait souhaité, entourée de ceux qu'elle aimait. Son mari remerciait l'équipe d'avoir accepté ce choix.

Maintenant encore, après toutes ces années, je pense parfois à cette femme. Ce n'est pas le souvenir précis d'un être mais plutôt le souvenir de sa détermination lorsqu'elle a décidé de ce qui était le mieux pour elle. Elle m'a appris que le choix était important, que chacun devait en rester maître. Elle m'a appris, en tant que professionnelle, à tenir compte de ce que l'autre veut, même si cela n'est pas en adéquation avec l'objectif du soignant. Elle m'a appris à rester humble, car même si la fin fut tragique, cela a été une sacrée leçon de vie.

Le libéral, s'est présenté à moi comme ça, au détour d'un chemin. Un coup de fil d'une infirmière qui cherchait désespérément une remplaçante. J'ai décidé sur un coup de tête de suivre cette nouvelle route et je ne l'ai plus quittée. Ça a été le bon endroit et le bon moment. Le bon endroit parce que le cabinet qui cherchait une remplaçante était à deux champs de chez moi. Le bon moment parce qu'à cette époque, j'étais en proie à un questionnement permanent sur mon devenir à l'hôpital. Dès que mon réveil sonnait, au premier pied posé par terre, je n'avais qu'un désir :

retourner me cacher sous la couette pour ne plus voir cet hôpital que j'aimais pourtant passionnément. La motivation du début commençait à laisser la place à une colère sourde et à l'impression d'être prise pour un pion. Un pion parmi d'autres. Des petites mains indispensables au bon fonctionnement de l'hôpital, mais négligées, bringuebalées de service en service, pressées et usées. J'ai quitté le monde hospitalier pour un autre, différent. Loin d'être parfait mais différent. Un souffle nouveau dont j'avais besoin à ce moment précis de ma vie...

Le premier jour en libéral

Aujourd'hui, c'est mon premier jour en tant que remplaçante. Il y a quelques semaines, une infirmière libérale m'a contactée. Elle a su qu'une infirmière habitait dans le coin. Comme elle cherchait quelqu'un pour travailler quelques jours par mois, elle m'a appelée pour que nous nous rencontrions et m'a proposé de l'accompagner en tournée. Moi, j'avais envie de changer de crémèrie alors ça tombait bien. Je travaillais en structure et j'en avais marre. Je décidai donc de me lancer, un peu par hasard, dans l'aventure du libéral.

J'attends sur le trottoir, dans le froid de l'hiver, que l'infirmière me prenne en passant. Un soupçon d'anxiété pointe le bout de son nez et j'ai une boule dans la gorge. La voiture arrive et je plonge à l'intérieur pour une matinée en doublure. L'infirmière me vend

le libéral comme une destination de rêve pour passer ses vacances. Pour l'instant, je ne trouve rien de paradisiaque au fait de me lever au beau milieu de la nuit, et d'arpenter les routes désertes avec une inconnue, mais bon, on verra dans quelques heures ou quelques jours. Je me serai fait une idée un peu plus précise de la situation. Pour l'instant, c'est un monde inconnu qui s'ouvre à moi, avec toutes ces maisons, tous ces chemins et tous ces nouveaux visages.

Je note avec application toutes les informations qui me seront utiles lorsque je serai seule à la barre : tourner après le petit bois, la maison est au fond ; là, prendre la tension artérielle une fois par semaine ; ici, venir avant 7 heures, car après, le monsieur part travailler. Mon cerveau se remplit d'informations. J'évolue dans un univers étrange où je n'ai aucun repère. J'enregistre, j'écris, je regarde, je fais des sourires et parle un peu, pas trop, juste ce qu'il faut.

L'infirmière me raconte son quotidien. Elle parle de ses patients (elle dit « mes » patients, à tout bout de champ, comme s'ils lui appartenaient). Son cabinet, c'est sa vie alors elle me fait comprendre qu'il va falloir que ça se passe bien. Je ne bronche pas, ne veux pas la froisser tout de suite.

Les visites s'enchaînent. À midi, je suis fatiguée et mon cerveau est prêt à exploser. La tournée se poursuit jusqu'en début d'après-midi. Mon estomac montre des signes évidents d'affaiblissement et me fait comprendre en gargouillant bruyamment que le

casse-croûte serait le bienvenu. J'ai pourtant l'habitude des rythmes décalés mais je me sens déroutée par ce milieu si particulier. Peut-être à cause de la voiture, du froid, des réflexes à acquérir et du rythme soutenu de ce premier jour.

Le lendemain, je suis seule aux commandes. Je commence très tôt pour garder une marge de manœuvre assez large. On ne va pas tenter le diable en ce premier jour. La tournée est plutôt légère, ce qui n'est pas un mal pour un début. Je suis tendue comme un string, les mains crispées sur le volant, mais je m'en sors plutôt bien malgré quelques demi-tours et marches arrière. Les patients sont plutôt accueillants. Ils ont été briefés par l'infirmière et c'est bien normal. Tous m'expliquent que madame l'infirmière est très courageuse : « Vous savez, elle travaille tout le temps. » C'est flippant, il va falloir faire son trou pour se faire accepter. La p'tite jeune qui arrive, cela ne rassure pas toujours...

Les difficultés commencent au premier appel. Eh oui, j'ai hérité pour la journée de la précieuse ligne téléphonique du cabinet. La personne au bout du fil a besoin d'anti-inflammatoires. Elle m'indique son adresse et là, grand moment de solitude, je ne sais pas, mais alors pas du tout, comment m'y rendre. Et plus elle m'explique, moins je comprends. Heureusement, le mari vient me sortir du pétrin en m'attendant au bout du chemin. Plus de peur que de mal. La journée s'enchaîne au rythme des visites. Je prends mes marques et me détends. À la fin de la tournée, je n'ai oublié

personne, n'ai pas fait de bêtises (du moins, je ne crois pas) et suis plutôt contente de moi. Le fait d'être seule ne m'inspire pas plus que cela, je préfère le travail en équipe. Par contre, j'aime aller chez les gens et j'apprécie de pouvoir m'organiser comme je l'entends. Le soir, je retrouve l'infirmière. Elle ne semble pas inquiète. Pour elle, qui en est à sa quatrième remplaçante, c'est la routine. D'ailleurs, tout semble pour elle un peu routinier, peut-être à cause de ses nombreuses années d'exercice et de sa solitude professionnelle. Je décide d'accepter sa proposition. Je vais tenter le libéral, d'abord en remplacement ; après on verra. Ce que je sais, c'est que je ne travaillerai pas seule parce que cela ne me correspond pas. Je préfère partager les problèmes comme les bons moments.

Le partage. Pouvoir échanger avec ses collègues pour pallier cette satanée solitude, celle qui colle à la peau de chaque infirmier libéral. Seul dans sa voiture, seul à monter les escaliers, seul à ouvrir les portes, seul à soulever les corps, seul avec les difficultés de la journée. Et pourtant, comme une oasis au milieu du désert, il existe dans certains cas (pas toujours malheureusement) d'autres collègues dans la même galère !

Mon maître Jedi

Selon une définition qui semble sérieuse (vive Wikipédia), un maître Jedi est « un guerrier philo-

sophe qui maintient la paix dans la galaxie ». Mon maître Jedi à moi, c'est ma collègue et associée, avec qui travailler est un vrai bonheur. Comme Yoda, c'est un guerrier. Elle affronte sa journée sans sourciller. Quand la liste des patients du matin frôle l'hystérie, elle enchaîne sa tournée avec une zénitude incroyable, pas perturbée le moins du monde par tous les désagréments matinaux (panne de voiture, brouillard, retards en tout genre, chevreuils s'entêtant à traverser la route juste devant sa voiture...).

Elle se souvient (ce n'est pas possible, elle doit avoir des prédispositions génétiques) de tous les chemins : même pour aller chez un patient qui habite dans le fin fond du trou du cul du monde et, pour corser le tout, chez qui on ne s'est rendu qu'une fois en dix ans. Elle se rappelle le nom de chaque personne, sans rien noter, comme ça, de tête : pour moi, un mystère, car je peux me souvenir de chaque lieu, de chaque visage, mais j'ai une mémoire de poisson rouge pour retenir les noms : « Madame Unetelle, c'est qui déjà ? » « Tu sais, la dame à qui on a fait des soins en début de semaine. » « Ah oui, d'accord ! »

Elle est toujours de bon conseil comme maître Yoda, déjà cité plus haut : « Beaucoup encore, il te reste à apprendre », « Que la force soit avec toi. »

C'est la fée du pansement. Elle sait toujours quel produit utiliser, à quel rythme changer. Même après toutes ces années, je reste scotchée. Elle est toujours

égale à elle-même, droite dans ses bottes, fidèle à ses convictions.

Je lui souhaite en tout cas de rester simplement telle qu'elle est et j'espère que, grâce à elle, je deviendrai à mon tour un maître Jedi. Comme dirait un célèbre petit bonhomme vert avec des oreilles pointues et des yeux globuleux : « Luke, quand je ne serai plus, le dernier Jedi tu seras. » À méditer.

L'installation en libéral n'est pas de tout repos. Il y a la lenteur administrative, les désillusions et l'appréhension de ne pas s'en sortir financièrement, auxquelles s'ajoutent parfois des débuts difficiles car il faut faire ses preuves. Le jugement est, pour certains, plus dur à domicile qu'à l'hôpital. Les gens sont chez eux, et à la maison, point de « aïe » suite à un prélèvement sanguin, point d'hématome à l'endroit de l'injection, point de fautes de facturation et de remboursement ne seront tolérés sous peine d'être cataloguée d'entrée de jeu comme « l'infirmière-boulet ».

Voici, sur le thème des trois mousquetaires, le récit de la venue d'une nouvelle infirmière au sein de notre cabinet.

Un pour tous, tous pour un

Nous étions trois infirmières à œuvrer sur les chemins de campagne : Athos, Porthos et Aramis. D'Artagnan n'était pas encore là. Nous l'avons trouvé